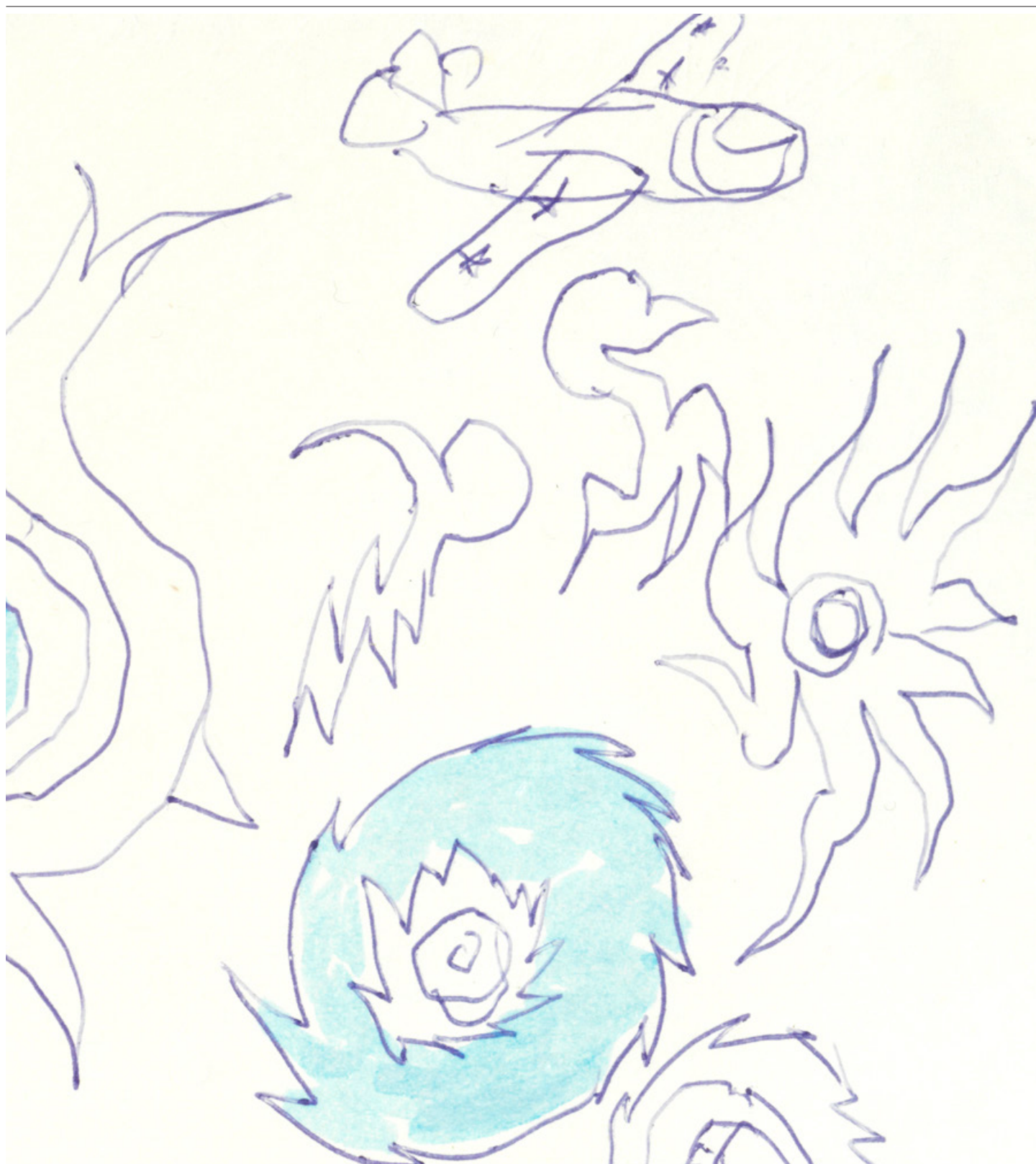


Loeve&Co
15, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14h à 19h
www.loeveandco.com
and@loeveandco.com
+33 1 42 01 05 70

Loeve&Co-lect

Couvre-feu toi-même!
Daniel Johnston (1961-2019)



Couvre-feu toi-même! Daniel Johnston (1961-2019)

Loeve&Co-llect

Vingt-huitième semaine.
Chaque jour à 10 heures,
du lundi au vendredi,
une œuvre à collectionner
à prix d'ami, disponible
uniquement pendant
24 heures.

Une fois n'est pas coutume: cette semaine l'actualité télescope l'histoire (de l'art). L'irruption inattendue du terme couvre-feu dans une période de *guerre* contre le virus qui a également eu comme conséquence – très – collatérale le lancement de notre programme hebdomadaire Loeve&Co-llect, nous a en effet rappelé à quel point les batailles, les individus qui les mènent et les armes qui y sont mobilisées, forment un contingent nourri et ininterrompu dans les grandes œuvres du passé (La Bataille de San Romano par Paolo Uccello en étant, parmi d'autres, exemplaire) comme du présent (en cours depuis septembre 2008, L'Encyclopédie des guerres de l'artiste et écrivain Jean-Yves Jouannais en fournit une vertigineuse et borgésienne illustration).

Progressivement au cours des siècles, avec une accélération à l'époque moderne, le tableau de l'héroïsme à la Uccello, retraçant les grands gestes victorieux dans le détail de leurs coups d'éclats de bravoure ou de stratégie, a laissé place à une vision plus intime, plus microscopique de la guerre, à échelle humaine. Exemplaire en la matière est l'entreprise du peintre Gérard Gasiorowski, à l'orée des années 1970; empêtré dans une lutte intérieure entre image, histoire et médium, Gasiorowski met en scène à l'intérieur de son œuvre même les tourments et difficultés qui l'assaillent, en tant qu'individu comme en tant que peintre, à cette charnière de l'histoire des avant-gardes où la peinture est devenue si suspecte qu'il faudrait, suivant la propre terminologie de l'artiste, *la reprendre à l'ennemi*. Rétrospectivement, dans la revue *Art Press*, Jean-Yves Jouannais dissèque comment, se substituant aux tableaux héroïques des siècles précédents, cette peinture de la défaite se place à hauteur d'homme. L'écrivain établit la généalogie de cette évolution: *C'est ainsi que la guerre de 1870, côté français, s'avère une compétition de fiasco et de lâcheté, d'impréparation et de sursauts calamiteux. Il resta aux peintres et illustrateurs des faits isolés, des actes de bravoure d'un soldat ou d'un petit groupe, quelques pépites d'héroïsme emportées dans les ruisseaux boueux de la débâcle. Contrairement à la matière épique et victorieuse que la geste napoléonienne avait offerte à ses commentateurs et à ses artistes, le conflit de 1870 contrainst les peintres français à de petites scènes où la figure du héros refait son apparition. Un genre nouveau, en quelque sorte obligé, qui serait une peinture du soldat en place de la classique peinture d'Histoire.*

Des portraits donc, quand la vastitude du panorama des batailles leur est interdit tant ce qui s'y déroule est marqué au sceau de l'infamie, de la trahison et de l'échec. Comme dans toute bataille perdue, dans les affrontements sous Sedan par exemple, des combattants isolés ont sauvé l'honneur par leur bravoure et leur esprit de sacrifice. Grâce à ces soldats exemplaires, la défaite est transfigurée et la mémoire a été contrainte de conserver le souvenir des marsouins de Bazeilles défendant la maison de leurs dernières cartouches, des cavaliers du général Margueritte chargeant sur le

sur le plateau de Floing, des fantassins du calvaire d'Illy. Les eaux-fortes d'Auguste Lançon pour *L'Illustration* ou *Le Monde illustré* ou les dessins de Dick de Lonlay réinventent ou réajustent une peinture d'histoire privée de victoire. Ils ont répandu la conviction qu'à Sedan comme à Gravelotte ou à Saint-Privat le soldat français avait fait son devoir quand l'armée, quant à elle, avait démérité. Cette concentration sur les hommes, sur quelques figures, n'a pas d'autre sens que celui du désaveu. Les généraux disparaissent. On les sait responsables. Le soldat les remplace au premier plan, souvent à l'intérieur d'espaces clos plutôt qu'au sein du paysage. Jusqu'à cette toile de Paul Émile Boutigny (1854-1929), *Le Combat de Villepion-Faverolles*, représentant un mobile sans uniformes, agenouillé au milieu d'une rue, attendant l'ennemi, fusil à l'épaule. Il est seul, condamné à mourir. Il est vu de dos.

Du côté allemand, on a eu, en revanche, une matière illimitée à célébrer et à glorifier dans ses grandes largeurs. Les peintres de batailles allemands purent s'offrir des points de vue majestueux sur les différents champs de bataille et autres sièges où leurs troupes s'illustrèrent sans conteste. Les peintres officiels avaient toute légitimité pour s'accorder les vues générales, exhaustives, des victoires nationales. Le plus célèbre de ces tableaux est justement un immense panorama peint par Anton von Werner, peintre officiel de l'Empire, et installé à Berlin Alexanderplatz. Inaugurée au début des années 1880, *La Bataille de Sedan* demeura longtemps l'une des curiosités artistiques de Berlin.

Or, il est frappant que la Guerre de Gasiowski se focalise sur des détails d'un champ de bataille. Même si le dispositif d'accrochage tend à mimer le panorama, toute vue d'ensemble nous est interdite de fait. De ce point de vue précisément, on peut arguer que le peintre traite d'une vision de l'histoire et ne se contente aucunement d'un discours sur la pratique picturale. Nous sommes plus proches de Alphonse de Neuville que de Louis-François Lejeune.

Dans une liste établie en 1975, Gasiowski regroupe, sous le thème plus général de *Régressions*, différentes séries: *Étant donné l'adorable leurre*, les *Fleurs*, les *Chapeaux*, les *Catastrophes* et les *Faux Picasso* exposés à la galerie Éric Fabre à Paris. *La Guerre* n'est pas de cette engeance. N'étant pas une régression préméditée, elle laisse supposer que son enjeu puisse être, en partie du moins, extra pictural. En cela, cette expérience de *La Guerre* s'avère une exception dans l'œuvre, un moment où le méta-discours s'amenuise jusqu'à disparaître pour délivrer une parole inédite qui relèverait de la confiance intime, du récit personnel, de la subjectivité d'un souvenir d'enfance.

Ce souvenir d'enfance, pour Gasiowski né en 1930, ne saurait différer beaucoup de celui évoqué par le romancier Georges

Pérec dans son autobiographie (à clés) parue en 1975, W ou le souvenir d'enfance, qui débuta ainsi: *Je n'ai pas de souvenir d'enfance. Jusqu'à ma douzième année à peu près, mon histoire tient en quelques lignes: j'ai perdu mon père à quatre ans, ma mère à six; j'ai passé la guerre dans diverses pensions de Villard-de-Lans. En 1945, la sœur de mon père et son mari m'adoptèrent. Cette absence d'histoire m'a longtemps rassuré: sa sécheresse objective, son évidence apparente, son innocence, me protégeaient, mais de quoi me protégeaient-elles, sinon précisément de mon histoire vécue, de mon histoire réelle, de mon histoire à moi qui, on peut le supposer, n'était ni sèche, ni objective, ni apparemment évidente, ni évidemment innocente? Je n'ai pas de souvenirs d'enfance: je posais cette affirmation avec assurance, avec presque une sorte de défi. L'on n'avait pas à m'interroger sur cette question. Elle n'était pas inscrite à mon programme. J'en étais dispensé: une autre histoire, la Grande, l'Histoire avec sa grande hache, avait déjà répondu à ma place: la guerre, les camps. A treize ans, j'inventai et dessinai une histoire. Plus tard, je l'oubliai. Il y a sept ans, un soir, à Venise, je me souvins tout à coup que cette histoire s'appelait W et qu'elle était, d'une certaine façon, sinon l'histoire, du moins une histoire de mon enfance.*

Comme Gasiorowski et Pérec, les artistes que nous avons réunis pour cette semaine n'ont pas tous connu la *guerre en vrai*, souvent elle n'est pour eux qu'un écho, mais un écho dont les blessures sont bien réelles. Nés au cours des années 1920, l'anglais Roy Adzak, l'autrichien Curt Stenvert et l'américain Leon Golub ont traversé la seconde Guerre mondiale en jeunes hommes, encore dans le *souvenir d'enfance* de la première, vécue intensément par leurs parents, tandis que, né en 1942 dans les débuts de la dictature franquiste, le catalan Antoni Miralda retourne à partir de 1962 la violence militaire en parodie, avec ses objets à base de dérisoires et répétitifs petits soldats de plastique: mais quelle(s) guerre(s) hantent alors son imaginaire post-adolescent: la civile, qui a juste précédé sa naissance, la seconde, à laquelle l'Espagne n'a officiellement pas pris part, pendant laquelle il est venu au monde, ou les guerres d'indépendance, qui ont scandé sa jeunesse, Algérie et Vietnam en tête? Ainsi que l'a saisi Jean-Yves Jouannais à propos de Gasiorowski, on pourrait avancer que le soldat blanc de Miralda, sans uniforme ni arme reconnaissable à coup sûr, n'est pas celui d'une armée ou d'une guerre spécifique, mais un symbole, un *souvenir*... Né en pleine Guerre du Vietnam, le musicien et dessinateur Daniel Johnston, diagnostiqué maniaco-dépressif et fréquemment hospitalisé en hôpital psychiatrique, remplit ses chansons et ses œuvres de combats homériques qui mêlent, en vrac, les guerres mondiales, les exploits des super-héros en guerre permanente contre le Mal et sa propre lutte contre ses tourments intérieurs. Dans la chanson Man at War, publiée en

1983 sur son quatrième album home made More Songs of Pain, désarmé il brosse son autoportrait en combattant impuissant et absurde:

*Il n'avait pas d'armée, il se battait seul;
Et sans aucune raison: c'était juste un homme en guerre.
Le couvre-feu, le vrai, c'est peut-être celui que l'on s'autorise à
soi-même.*

Loeve&Co
15, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14h à 19h
www.loeveandco.com
and@loeveandco.com
+33 1 42 01 05 70

Loeve&Co-lect

Couvre-feu toi-même! Daniel Johnston (1961-2019)

Daniel Johnston



Loeve&Co

15, rue des Beaux-Arts

Fr-75006 Paris

Du mardi au samedi

de 14h à 19h

www.loeveandco.com

and@loeveandco.com

+33 1 42 01 05 70

Loeve&Co-llect

Couvre-feu toi-même!

Daniel Johnston (1961-2019)

19.10.2020

Daniel Johnston (1961-2019)

Starry Fighters

1979-1982

Encre sur papier

Signée en haut à gauche

Signée à bas à droite

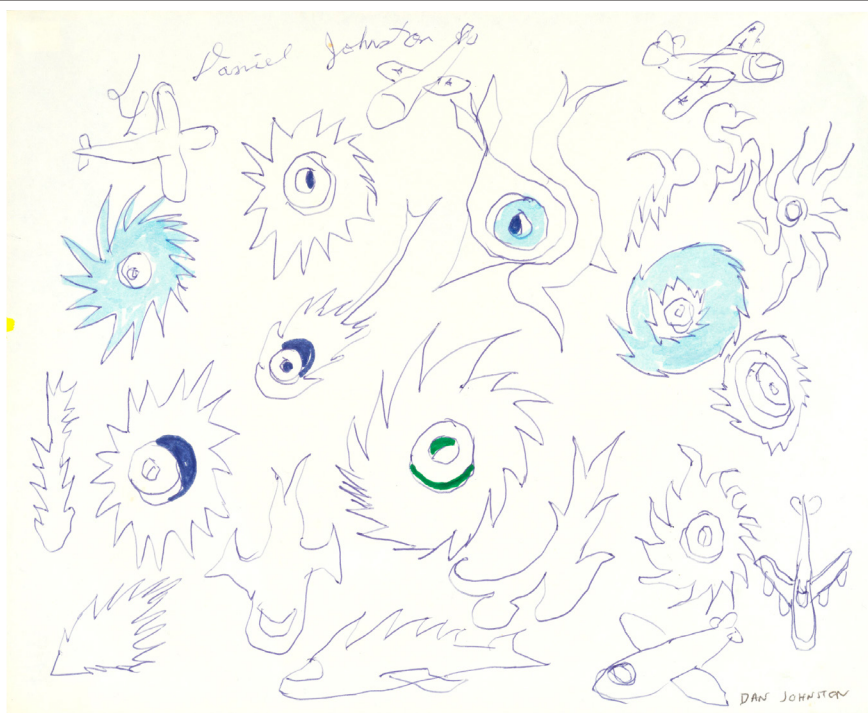
21,5 × 28 cm

Prix conseillé:

~~1600 euros~~

Prix Loeve&Co-llect:

900 euros



Couvre-feu toi-même! Daniel Johnston (1961-2019)

Artiste culte, Daniel Johnston a beau être moins connu que certains de ses fans, parmi lesquels on compte rien de moins que les membres des groupes Sonic Youth, Yo La Tengo, The Pastels, les chanteurs Beck et Tom Waits, ou le créateur des Simpsons Matt Groening, une de ses œuvres, figurant un des personnages fétiches de ses dessins, un batracien mutant, est bel et bien entrée au panthéon de la culture pop des dernières décennies, fièrement arborée sur un tee-shirt lors de la cérémonie de remise des MTV Awards par son admirateur numéro 1, qui n'était autre que Kurt Cobain.

Songwriter, musicien et chanteur génial et instinctif, Johnston est fortement marqué par les Comics et la bande dessinée, qu'il pratique dès l'adolescence. Entre deux séances artisanales d'enregistrement, il ne quitte d'ailleurs pas ses crayons et ses feutres, donnant vie avec une inventivité virtuose à ses démons et fantasmes de papier.

Sur ce dessin réalisé aux tous débuts de sa carrière, un ballet d'avions de guerre aux ailes marquées d'étoiles emplit le ciel de roues de feu, peut-être en écho au Fireball de Katsuhiko Otomo, réalisé en 1979 et demeuré confidentiel, contrairement à Akira, la création suivante du génial dessinateur de manga.

Artiste complet, torturé, sombre et lumineux à la fois, Daniel Johnston est un phénomène à part dans l'histoire de la culture Pop. Dans le champ de l'art cependant, son inscription pose des questions identiques à celle des créateurs de l'Art Brut, comme le soulignait en 2006 le critique Steven Stern dans le magazine *Frieze*, à l'occasion de l'exposition de ses dessins dans le cadre de la prestigieuse Biennale du Whitney: *Il est certainement possible de regarder les œuvres de Johnston à l'égal d'autres projets artistiques, d'y voir un travail sur les répercussions psychiques de la low culture visuelle américaine, par exemple. Mais ce serait laisser de côté un aspect essentiel: Daniel lui-même. La vie de Johnston est trop étroitement liée à son travail: les deux ne sont pas aussi dissociables que nous pourrions le souhaiter. La question de savoir ce que l'on regarde exactement en contemplant ces dessins, de ce que cela signifie d'apprécier cette œuvre, se pose donc. C'est une question avec laquelle les fans de la musique de Johnston se débattent d'ailleurs depuis des années. (Même si vous pensez honnêtement que Johnston est un génie, la crainte de l'exploitation n'est jamais loin). Et cette question est d'autant plus pressante en ce qui concerne son art. Maintenant qu'il est entré dans le champ de vision des collectionneurs, des galeristes et des conservateurs, ce qui a commencé comme une affaire totalement artisanale est devenu plus distant, professionnel. L'étrange histoire de Johnston est en fait simplement l'histoire d'un artiste, mais la question de savoir dans quelle mesure il est acteur de son dernier chapitre, le plus étrange, n'est toujours pas résolue.*

Couvre-feu toi-même! Daniel Johnston (1961-2019)

Marius Chapuis

Pour beaucoup, le premier contact avec Daniel Johnston est passé par l'image d'une grenouille extraterrestre aux yeux globuleux et à la bouche grande ouverte. Immortalisé sur un tee-shirt de Kurt Cobain à une époque où l'on lisait encore des magazines musicaux, ce dessin aux traits mal fermés qui illustre la pochette de l'album Hi, How Are You suffisaient à comprendre qu'on ne pénétrait pas dans un temple propre et lisse.

Ce qu'on a alors pris pour une simple lubie do it yourself se révélera en réalité être un magnifique prolongement de l'univers musical de Johnston, une réponse graphique au désespoir lumineux de ces albums enregistrés à l'arrache et pleins de souffle: sur le papier aussi ça vibre, ça grésille, ça crie sans filtre.

S'il est tentant, en raison de ses troubles psychiques, de relier les dessins et peintures de Johnston à ceux des marginaux de l'outsider art, il nous a toujours semblé plus proche du mouvement japonais heta-uma, qui donne dans le sublime cradingue, le moche beau et repose souvent sur le détournement de figures populaires. Car chez Johnston, l'image se fixe sur quelques figures obsessionnelles, souvent liées à l'enfance et à la culture pop. Plus que des hommages, ses Captain America, Hulk ou Casper sont des totems, des incarnations du courage, d'un mélange volatil de rage et de pureté, jetées sur un ring pour coller des pains aux démons trop réels d'un gamin élevé une Bible à la main.

Déclinée au marqueur, au crayon noir et furieux, ou en explosions de couleurs furibardes, la galerie personnelle de Johnston reprend à l'infini une figure féminine aussi nue que lointaine et inaccessible, ainsi que de magnifiques autoportraits en boxeur fatigué, au crâne ouvert et creux d'où jaillissent mille visions. Après avoir eu droit aux honneurs d'une rétrospective au Whitney Museum de New York en 2006, ces illustrations graves mais jamais dénuées d'humour avaient fait l'objet d'une grande exposition au Lieu unique, à Nantes. C'était en 2012. La même année, il publiait Space Ducks, un comic book loufoque et angoissé, vite accompagné d'une bande originale. Le dernier disque de l'extraterrestre Daniel Johnston.

Loeve&Co

15, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14h à 19h
www.loeveandco.com
and@loeveandco.com
+33 1 42 01 05 70

Actualités

19-23.10.2020 / En ligne

Loeve&Co-lect: Couvre-feu toi-même!

Roy Adzak , Leon Golub , Daniel Johnston , Antoni Miralda , Curt Stenvert. Inscription sur notre site et suivez ce projet en temps réel sur Instagram [@loeveandco](https://www.instagram.com/loeveandco) ou Twitter [@co_loeve](https://twitter.com/co_loeve)

17.09 – 31.10.2020 / À la galerie

Patrick Procktor, Postures

Figure-clé du Swinging London des années 1960 et 1970, Patrick Procktor (1936-2003) n'a exposé en France qu'à deux reprises (au Musée d'art moderne de la ville de Paris en 1970, avec sept autres dessinateurs, dont David Hockney, et au Studiolo de la Galerie de France, en solo en 2014). Du 17 septembre au 31 octobre prochain, la Galerie Loeve&Co lui consacre une importante exposition, riche d'une trentaine d'œuvres, centrée sur ses emblématiques portraits, réalisés à l'aquarelle entre 1967 et 1973.

23-25.10.2020 / Carreau du Temple, Paris

Galeristes.

Robert Robert
et SpMilot ont dessiné
cette *Fiche*
pour Loeve&Co
Écrans imprimables
Format 21 × 29,7 cm
24.08.2020

Crédit Photographique
Fabrice Gousset